

A vingt kilomètres au sud de Paris, grain de sable dans la forêt de Marly, se dessinent les toits irréguliers du petit village de Saint Nom la Bretèche, perché sur sa petite colline. A travers les branches touffues des arbres, on entrevoit d'abord le château, plus vieux témoin du village de Saint Nom qui, au cours des années, rejoignit le hameau adjacent, la Bretèche. Puis, un peu partout, se dispersent quelques commerçants : un boulanger, un poissonnier, un garagiste, un antiquaire ... et même le petit café des habitués, que les gens de bonne famille ne s'abaissent pas à fréquenter, mais où tous les adolescents, dans le dos de leurs tuteurs, fument leurs cigarettes devant des bières mousseuses, avec la joie d'enfreindre la loi parentale. Quiconque ne connaît pas ce charmant endroit, le considère comme un village fantôme, et s'y perd à force de tourner en rond. Pourtant, ici, certaines amitiés se nouent et se dénouent dans un secret connu de tous.

Mais intéressons-nous à cette route qui longe le château et part en zigzaguant vers les champs. En s'y aventurant un peu, admirons les somptueuses bâtisses qui abritent célébrités et familles fortunées pour rêver un peu. Puisque chaque automobiliste met le pied sur le frein pour apercevoir un coin de maçonnerie de ces maisons, ne faillons à la règle. Tiens, justement, l'une d'elle est allumée.

On peut voir la faible lueur sur le tapis blanc qui a été déposé cette nuit. Si nous y entrons, discrètement, pour voir si cette vie humaine qui s'éveille dans cette chambre du rez-de-chaussée nous intéresse ? Sinon, autant faire demi-tour et refermer le livre sur d'autres imaginations. Comme on est petit entre ces deux longues rangées de platanes, peut-être centenaires !

Le second étage se perd dans les brumes floues de ce matin d'hiver. Les fenêtres sont closes et la rosée glacée se pose peu à peu sur les vitres. A droite, une pièce accolée à la maison, toute construite de verre, abrite l'eau transparente de la piscine. Derrière s'étend un large espace nu, où se distingue au loin un petit chalet entouré de grands arbres fruitiers. Mais c'est surtout ce grand Chêne qui

attire l'attention, légèrement incliné comme un vieux roi sur ses vassaux. Tiens, la lumière s'éteint. Jetons un œil par là-bas. La chambre est en désordre, un meuble d'adolescente couverte d'idoles aux quatre murs. Peu de meubles mais un monticule de feuilles et de livres aux pieds d'une table, elle-même enfouie sous une littérature diverse. Il est tôt, mais la jeune fille qui pose son livre sur la table de chevet semble éveillée depuis longtemps. Elle s'étire en basculant sa tête en arrière, ses lourdes boucles rousses tombant jusqu'à sa taille. Elle baille sans pudeur comme un enfant et quelques larmes du matin brillent au coin de ses yeux verts. Mais chut, attention, elle s'approche de nous !

Suzanne colle sa joue chaude contre la vitre glacée. Bien qu'elle ne soit vêtue que d'une chemise, elle ouvre la porte et se glisse à l'extérieur. Ses pieds fluets pénètrent dans la neige et un frisson la traverse. Elle sent avec délice l'air froid mordre sa peau et s'infiltrer sous sa chemise qui dessine son corps. Soudain, elle baisse les yeux, s'accroupit pour embrasser la petite boule blonde qui lui balaye la figure de sa grosse langue râpeuse. Suzanne

éclate de rire et embrasse la tête de son chien.  
« *Attends-moi* » lui dit-elle tout bas.

Pénétrant à nouveau dans sa chambre, elle laisse glisser sa chemise et se dirige au bout du grand lit bas pour sortir de la commode un vieux jean troué et un pull de laine. Elle sort de vieilles tennis noires et rejoint son chien. Elle pousse les deux battants de la baie vitrée de l'extérieur et, après avoir frappé ses genoux pour appeler Biouty, elle court vers le portail, suivie de son labrador. Aucune crainte de déranger ! Son frère est parti au service militaire, sa sœur aînée, mariée, vit aux Etats-Unis, et Eléonore vit depuis trois mois dans un appartement à Paris. Quant à ses parents, ils ont leur chambre à l'autre bout de la maison. Ce vide est d'ailleurs suffisamment pesant pour qu'elle ne l'oublie pas.

Ayant dépassé la grille, Suzanne et Biouty remontent la rue Sainte Gemme, traversent la route principale et rejoignent la forêt. Elle marche en silence suivant les étroits chemins qui se faufilent entre les arbres, Biouty sur ses talons.

Tout est si naturellement calme ici, loin du silence sans vie de sa maison. Ici un animal se hasarde au-dehors de sa tanière à la recherche de quelque nourriture, des oiseaux non frileux

commencent à pépier. Peut-être qu'un écureuil se montrera, observant la promenade matinale ! Où est-ce une biche ou un cerf qui couperaient son chemin si près dans sa course, que son souffle semble être le sien.

En rentrant, Suzanne passe à la boulangerie et achète six croissants et une baguette. Quand elle arrive dans la cuisine, sa mère est en train de préparer trois bols de café. Elle approche de la cinquantaine. Grande, mince, elle paraît n'avoir que trente-cinq ans. Deux sourcils fournis abritent des yeux identiques à ceux de sa fille mais, contrairement à cette dernière, des cheveux blonds et très fins retombent avec légèreté dans son dos. D'habitude, ils sont toujours impeccablement rangés. Très élégante, Edith se désole du goût immodéré de sa fille pour les jeans et les pulls larges. L'entendant rentrer, elle lui demande sans même se retourner :

- Où étais-tu donc encore ? Faut-il que je fasse toujours tout ?

Suzanne quitte son air joyeux et répond avec la même sécheresse :

- Je suis allée chercher des croissants.
- Merci. Pose-les sur la table. Tu peux finir de mettre le couvert s'il te plaît ? termine-t-elle avec plus de douceur, en

conservant cependant cette pointe de dureté qu'elle a toujours avec sa benjamine.

Sans prendre la peine de s'excuser, bien trop fière pour que même cette pensée ne lui effleure l'esprit elle continue à préparer le déjeuner.

Suzanne prend le beurre et la confiture et passe dans la salle à manger. La porte s'ouvre, et un homme de grande taille, en peignoir de bain, rejoint le duo. Il passe une main dans ses cheveux encore mouillés et pose un reproche sur sa femme.

- Que s'est-il passé ? demande-t-il. Vous vous êtes encore disputées ?
- Ah ! Tu es levé chéri.
- Réponds à ma question.
- Oh, ce n'est rien.

Suzanne coupe court à cet échange en se jetant dans les bras de son père pour l'embrasser. Elle sait que cette attitude agace sa mère et elle en rajoute, se blottissant dans les bras de son père avec tendresse.

Elle aime sentir cette épaule forte sur elle et prendre sa large main, se sentir protégée.

- Bonjour ma grande. Tu as passé une bonne nuit ?

- Oui, répond-elle mécaniquement, amusée par son quolibet, sachant bien que son père ne réalise pas à quel point sa fille grandit.

Il l’embrasse à nouveau, et ils passent tous les deux à la cuisine. Edith soupire et leur tourne le dos avec une moue vindicative.

Lundi ! Suzanne déteste les lundis. Sincèrement, si elle ne savait pas que le soir, elle pourrait retrouver ses amis, elle ne se lèverait pas ce jour-là. C’était tellement insupportable de voir toujours les mêmes visages depuis l’âge de six ans, toujours craignant la punition qui ne tardait jamais. Dans cette école privée, on stoppait leur croissance en les enfermant, cloisonnait leur esprit en ne les confrontant qu’à des gens privilégiés bien protégés dans leur cocon.

Heureusement, Suzanne rejoignait chaque soir vers 18 heures des amis d'enfance qui avaient, à ses yeux, la chance incroyable d'être dans l'enseignement public. Parmi eux, il y avait essentiellement Catherine, une petite brune aux yeux sombres, qui paraissait plus vieille que son âge, et que Suzanne appréciait pour son caractère posé et ses bons conseils. Le calme de Catherine atténuait le caractère fougueux de Suzanne et la vivacité de Suzanne égayait l'attitude de grande personne de Catherine. Caroline, qui habitait Saint Nom depuis peu, était une adolescente coquette et gracieuse. Et enfin Lydie, connue à la maternelle, surnommée « la petite puce », qui ne quittait jamais ses deux courtes nattes blondes et son rouge à lèvres vif.

Comme d'habitude c'est Suzanne qui arriva la dernière au café, finissant ses cours plus tard que les autres. Un peu plus loin étaient assis quatre garçons, attablés devant une bière.

Suzanne savait que Caroline avait du mal à les quitter des yeux, essentiellement un, un adolescent blond qu'elle-même trouvait banal, fade et assez stupide, sans doute influencé par des souvenirs plus vexants. Elle s'amusait du

jeu de séduction à distance de Caroline. Elle, le célibat, elle y goûtait avec plaisir. Un garçon ne l'avait jamais intéressé plus de trois semaines. Quand elle vit les yeux de Caroline briller, elle se retourna vivement et se retrouva face au jeune homme qui demandait poliment du feu. Suzanne l'ignora et Catherine se chargea du service. Lui remercia en regardant Suzanne. Une fois revenu à sa table, elle jeta un vif coup d'œil vers eux et demanda à Catherine :

- Tu n'aurais pas une cigarette à me passer ?
- Tu fumes maintenant ? s'exclama Catherine étonnée.

Devant le silence de son amie, elle lui tendit une cigarette. Suzanne saisit le briquet posé sur la table et en fit tourner la pierre à plusieurs reprises sans résultat.

- Il est vide, dit-elle en le reposant.
- C'est pas possible, dit Catherine qui le prit pour essayer à son tour.

Elle l'agita et l'alluma du premier coup. Elle se tourna vers Suzanne qui, elle, se dirigeait déjà vers la table des quatre adolescents. Il ne sourit pas quand elle demanda le briquet posé devant lui,

contrairement à elle. Il ne réagit pas et ce fut un de ses amis, un grand maigre portant des lunettes au bout d'un nez pointu qui approcha la flamme d'elle. Elle retourna à sa table, elle avait une grande envie de rire. Une fois assise, elle se tourna vers lui avec un large sourire et écrasa sa cigarette dans le cendrier, sous le regard horrifié des fumeurs présents.

- Bonjour Suzanne.

Elle se tourna, gardant un air qu'elle voulait indifférent. C'est vrai que, de près, il n'était pas si mal : des traits fins, des yeux bleus ... mais il ressemblait trop à l'idéal de beauté à la mode.

- Ca fait longtemps qu'on t'a pas vue ?
- J'avais du travail.
- Tu es toujours aussi studieuse.
- Fous moi la paix, dit-elle avec une tranquillité qui l'épata.

Et elle se retourna pour continuer son chemin.

- Ok, à plus, répondit-il.

Et il s'éloigna de l'autre côté. Suzanne comprit qu'il n'irait pas au café ce jour-là et en fut soulagée.



Mais la trêve fut brève car, le lundi suivant, il était au rendez-vous. Les regards de Caroline n'amusèrent plus du tout Suzanne qui évitait de se tourner vers elle. Ils l'agaçaient outre mesure. Elle ne fut donc prévenue comme la dernière fois quand une voix prononça à côté d'elle :

- Bonjour Suzanne !

Elle sursauta et croisa le regard réjoui et à la fois envieux de Caroline.

- Je peux m'installer avec vous ?

Suzanne ne put répondre, Caroline faisait déjà une place au dénommé Pascal et faisait les présentations tandis que les quatre acolytes masculins s'asseyaient à leur tour.

Suzanne survola les présentations. Le grand maigre était Fabien, le petit aux cheveux longs, c'était Stéphane et le troisième, frisé, elle le connaissait vaguement sous le nom d'Antoine. Elle poussa un peu ses jambes en s'excusant, gênée par les longues échasses de Fabien, et se coupa de la discussion par ce léger recul physique. Elle s'ennuya vite et proposa de partir.

- Tu as perdu ta grande gueule aujourd'hui ? demanda Pascal en se tournant vers Suzanne.

C'en était assez pour que Suzanne se lève et prenne son sac, ne sachant pas trop quoi dire, les yeux brillants de colère et d'humiliation comme si sa relation ratée avec était soudain reprochée. Puis elle déclara, en baissant les yeux, gênée par le sourire de Pascal qui en insinuait trop :

- J'ai mieux à faire que de rester ici.
- Tu sais que tu es bien plus jolie quand tu te mets en colère.

Elle ne se donna même pas la peine de répondre. Fabien voulut la suivre, mais personne ne s'en aperçut car son geste fut arrêté par Catherine qui quitta le café à son tour.

- C'est son petit chien ? fit Pascal en ricanant.
- Un peu, dit Caroline avec un air enjoué et interrogateur qu'il feignit d'ignorer.
- Pourquoi a-t-elle réagi comme ça ? insista-t-elle. Elle m'étonne parfois.

Pascal ne souriait plus. Il regardait son verre qu'il faisait miroiter entre ses doigts.

- Bon allez, on y va ! reprit Caroline. Au revoir !

Tous répondirent sauf Pascal, plongé dans la contemplation de son verre.

- Au revoir Pascal ! répéta-t-elle.

Il leva la tête puis partit le premier.

Lorsqu'elle parvint à la rattraper, Catherine obligea Suzanne à s'arrêter.

- Suzanne, tu l'as cherché ! Pourquoi t'as fait ça lundi dernier ?
- Je n'aime pas qu'on se foute de moi.
- Ah ! Ta fierté !
- Eh bien oui, ma fierté.
- C'est fini cette histoire ! C'est du passé maintenant ! Vous allez vous bouffer toute votre vie !
- Tout circule vite ici. Il part avec un air de faux innocent et il revient la bouche en cœur ! C'est trop facile. J'ai aucune envie que cette histoire refasse surface. Je n'échapperais pas deux fois aux ragots.
- C'est une histoire enfouie.
- Ca revient vite dans les villages. J'enrage de voir Caroline pavoiser devant lui, tu comprends ?
- Elle ne sait rien !
- Lydie ne tardera pas à lui en parler.